fantasques Olympiens de l'Iliade ; ah ! alors les hommes sont bien les « infortunés mortels » !

L'imagination naturaliste, un symbolisme personnificateur, l'interprétation subjective des phénomènes surnormaux, le caractère des races, l'esprit local, diversifièrent les légendes, sans parvenir à étouffer l'origine transcendante de tout culte. Le polythéisme n'est pas la mort, il est le sommeil ; sommeil peuplé de fantômes et de songes : tel songe est divagation ; tel autre, pressentiment ou souvenir.

Les religions les plus sensées procédèrent du cœur, non de la raison. Tandis que l'orgueil ésotérique aboutissait aux Bacchanales, l'agnation triomphait heureusement du polythéisme officiel ; l'agnation, motif anticipé de la parole évangélique : « Je vous remercie, Père, « d'avoir révélé cela aux petits et de l'avoir caché aux « doctes ! »

Les mêmes causes naturelles qui diversifièrent le fond des religions dérivées, ont influé sur l'aspect *extérieur* de la vraie ; d'où nos étonnements d'occidentaux devant la Bible. Mais la différence gît dans la forme, non dans l'essence de la pensée, entre la race sémitique et l'aryenne. Les peuples d'Orient gardent dans l'âme un reflet des mirages du désert ; il y a toujours de l'irréel dans leurs peintures des réalités. Sans doute aussi, très proches de Dieu, possédèrent-ils une vérité plus vraie que notre réalisme. Chez les Hébreux, tout fut symbole, jusqu'aux nombres. Jamais le monde visible n'apparut mieux un simple masque de l'invisible. De là nos dépaysements, à nous bons écoliers d'arithmétique, devant ces chiffres sacrés toujours les mêmes. Dans l'antiquité sémitique, et en Grèce avec Pythagore et Platon, le nombre fut divin.

Le Christianisme, tout en unifiant les consciences, se teinta lui-même extérieurement du reflet des races. Si

l'on réfléchissait à ce que la douceur évangélique a pu obtenir du sang maure, on n'attribuerait pas à l'Eglise, dont l'esprit n'a pu l'empêcher, l'Inquisition espagnole ; juif ou catholique, il fallait que ce peuple brûlât quelqu'un ; en revanche, la passion le suréleva jusqu'au sublime de sainte Thérèse. A Paris, le Christianisme devait aboutir à ce mot d'une princesse : « Croyez bien « que Dieu y regarde à plusieurs fois avant de damner « les gens de notre espèce. » En revanche, le besoin d'imposer ses idées, surnaturalisé par le catholicisme, a produit l'admirable prosélytisme de la « Fille aînée de l'Eglise ». En Italie, l'Evangile devait faire éclore les délicatesses délicieuses d'un François d'Assise et d'une Catherine de Sienne. Le Christianisme reste druidique en Bretagne, hellénique sur les bords du Rhône. Car, changeant la liqueur, l'Eglise conserva le vase. Elle ne renversa point le menhir, mais le surmonta d'une croix. Les grands papes du IVe et du Ve siècles traitèrent l'âme barbare comme un sauvageon plein de sève ; ils y greffèrent le Christ. Mais toute greffe dégénère. Aujourd'hui, comme au lendemain de la Révélation primitive, des races entières peuvent altérer en elles le concept du divin, s'abîmer aux pires idolâtries. L'histoire religieuse de l'humanité est une lutte entre la greffe surnaturelle et la tendance à dégénérer.

La Révélation primitive.

L'auteur rationaliste de la *Science des religions* constate que « toutes les recherches méthodiques faites de « nos jours ont abouti vers un centre asiatique com- « mun, d'où les grandes religions au moins sont sor- « ties... Sans compter beaucoup d'Alexandrins, le stoï- « cisme, *Platon, Socrate* lui-même et ceux que de son « temps on appelait orphiques, croyaient, enseignaient

« et pratiquaient *des maximes venues du même point* « *de l'Asie* ».

Ce ne sont pas seulement les grandes, mais bien toutes les religions, y compris celles de l'Amérique indigène, qui possèdent un fonds identique de dogmes et de rites. Ceci prouve déjà l'unité morale de l'espèce humaine, une communauté *soit* de raison, *soit* de traditions.

Or, si la raison a pu découvrir partout l'existence de Dieu, d'autres concepts universels sont trop spéciaux ou trop supérieurs à notre entendement, pour n'avoir pas une source commune différente de la raison. L'expérience prouve d'ailleurs que *naturellement* les sociétés vont du plus vers le moins moral, ce qui implique un *début transcendant.* Les traditions de la Révélation primitive sont austères, parfois déconcertantes pour la raison, et néanmoins *toutes conformes finalement à l'expérience morale de la vie.*

L'homme primitif fut le grandiose produit de la tradition, comme l'individu actuel est le vulgaire produit du journal. Les derniers paysans illettrés qui font de mémoire des comptes difficiles, et se rappellent après cinquante ans un détail, nous aident à comprendre le maintien des traditions primitives jusqu'à l'invention de l'écriture. Nous nous abusons étrangement sur la nécessité du texte écrit. Par respect pour leur doctrine, les druides n'écrivaient pas.

Pourtant, dès que la lettre apparaît, elle apparaît religieuse. On croit le *Livre de Job* l'un des plus vieux textes ; la littérature naît dans un cri de détresse et un élan de foi inégalables. Plus tard viennent quelques tablettes d'argile de la Chaldée, les papyrus des hypogées du Nil, puis les Védas. Un respect nous émeut devant ces épaves d'une époque où l'homme gardait encore intacte l'empreinte de Dieu. Ensuite vient le Pentateuque, et, six siècles après, l'Iliade ; alors la nuit du paganisme couvre

la terre. On ignore la date des *Kings* primitifs, adultérés par la rédaction de Confucius.

La première notion commune à tous ces livres est celle d'un Esprit formateur du monde, soit unique, soit supérieur aux dieux. L'auteur de la *Science des religions* (livre daté par une crédulité démodée dans le Progrès et la Science) estime que ce concept universel du Dieu-Esprit dérive par abstraction d'un culte primitif du soleil. Contre cette hypothèse, l'histoire prouve que le baalisme marque toujours une décadence des religions ; les peuples n'appliquent que par dégradation à l'astre vivificateur le concept du divin, virtuellement conservé en eux (les Albigeois au Moyen Age ; quelques cantons déchristianisés de la France actuelle ; Rome païenne où le Jovisme fut supplanté par le culte solaire de Mithra). Ensuite nos théogonistes athées ont confondu, en étudiant le culte d'Agni, le symbole avec le dieu ; ce culte fut le plus hautement moral du paganisme, dont le baalisme est l'opprobre. Enfin, l'histoire du mosaïsme n'est que la lutte de la notion antérieure de Dieu-Esprit contre la tendance d'Israël au baalisme. Le baalisme est réellement la *fausse* religion, celle qui divinise la matière : il s'appelle aujourd'hui le naturalisme.

Plus on remonte, plus rationnelle apparaît dans l'antiquité la notion du divin. L'absurde théogonie de la Grèce suppose qu'à l'origine était le Temps. Le brahmanisme au contraire affirme : « Au commencement était la Force » et la Genèse : « Au commencement était l'Esprit », ce qui n'est pas contestable. Les divagations du brahmanisme, absentes des Védas et des lois de Manou, commencent aux grandes épopées ; la tradition alors s'est obscurcie de rêves, poétiques ou philosophiques. De même en Chine, où la notion très spiritualiste d'un Ciel s'est peu à peu matérialisée.

Cette nuit païenne ne reste jamais sans lueurs mono-

théistes, soit que le concept traditionnel l'emporte sur l'ambiance imaginative, soit qu'après de patientes recherches ou dans quelque crise morale, l'individu dégage Dieu des fantômes sensoriels. « Telle est, dit « saint Augustin, la force de la vraie Divinité, qu'elle ne « peut être entièrement cachée à la raison. En tant que « Créateur, *Dieu était connu de toutes les nations,* même « avant l'enseignement du Christ ; en tant qu'il ne doit « pas être adoré injurieusement avec les idoles, Dieu « était connu dans la Judée. »

En général, le polythéisme constitua un mensonge officiel auquel ne crurent ni les hiérophantes qui gardaient pour eux un ésotérisme, ni le peuple qui avait conservé la religion du foyer ou celle des Mânes ; ceci très frappant dans l'Inde où les brahmanes n'adorèrent jamais que « Celui qui existe par lui-même » selon la définition du Rig-Véda, mais bernèrent les castes inférieures avec de ridicules fables, à quoi elles eurent la sagesse de préférer le culte d'Agni.

En Grèce, à Rome, Zeus reste toujours Dieu Père, Dieu Suprême, le Tout-Puissant ; lui seul vivifie ou foudroie. Les premiers apologistes objectent aux païens que dans leur détresse ceux-ci n'invoquent jamais qu'un Dieu ; Tertullien ajoute qu'il n'est fait mention que d'un Dieu dans les serments, preuve nouvelle que *l'âme est naturellement chrétienne.* Le platonicien Maxime de Tyr avait conclu : « Interrogez les hommes sur les dieux, toutes « leurs réponses varient ; mais tous reconnaissent qu'il « n'existe qu'un seul Dieu, Père de tous. » Homère fait dire à Zeus : « Coalisez-vous, dieux et déesses, vous « n'abaisserez pas le Dieu très haut, impénétrable dans « ses pensées. » Le polythéisme subordonna l'erreur humaine à un débris de vérité divine. Aucun peuple n'a cru à plusieurs Etres Suprêmes, pas même les Peaux-Rouges qui placent au-dessus des manitous le Wacondah,

au-dessus des esprits le Grand-Esprit. Dieu Un, c'est encore le Zéruané-Akéréné de l'Avesta ; « le Père de toutes les essences », Kneph égyptien ; l'Alfader de l'Edda ; le Tina étrusque ; le Teutat éternel des Celtes ; le Diouta ou le Dibatta-assi des Polynésiens.

Dans l'antiquité classique, le *peuple* restait individuellement spiritualiste, et l'*Etat* sophistiquait la notion de Dieu ; affaire d'orgueil et de politique. Tandis que les rois de Tyr et de l'Assyrie envoyaient au Temple de Jérusalem leurs présents, la Grèce, qui les appelait barbares, adorait sa propre sagesse sous le péplum d'Athéné ; elle immolait Socrate qui, après Xénophane et Anaxagore, dégageait Dieu du polythéisme.

Mais, vingt siècles avant les Ecoles d'Elée, les rayons de la Révélation primitive avaient éclairé le berceau de la philosophie, dans l'Inde et la Chine. L'Y-King figure le Ciel par l'unité, la terre par la dualité, symbole de l'être composé qui doit se dissoudre ; il précise l'obligation *imposée* à chaque homme de se déterminer entre le matériel et le divin. Quant à l'Egypte, ses croyances officielles allièrent grossièrement le culte solaire à un pastiche de la Genèse « traduction faite sur l'hébreu par un inca- « pable ». Mais le sacerdoce égyptien cachait un spiritualisme probablement traditionnel, à en juger par le mot du prêtre de Memphis à Hérodote : « Vous, Grecs, vous « êtes des enfants ! »

Lorsque le temps eut affaibli les reflets de la Révélation primitive, la véritable notion de Dieu fut restaurée dans l'Inde par la philosophie, dans le reste du monde ancien par l'influence d'Israël. Rien d'étonnant qu'une portion du Zend-Avesta procède de la Genèse aussi manifestement que le Coran de l'Evangile, si l'on réfléchit à l'énorme ascendant religieux et politique des prophètes à Ninive, à Tyr, à Babylone. De même, la génération de Joseph avait intellectuellement conquis l'Egypte. Israël

figure une sorte de gulf-stream réchauffant les glaces païennes ; on ne réfléchit guère au miracle de ce peuple *promené* durant vingt siècles à travers les nations antiques. Expansif de Dieu, il s'assimilait en même temps les documents monothéistes épars dans le paganisme ; il recevait des Arabes le Livre de Job, témoin de la conservation de lumières individuelles parmi l'erreur collective. Un roi d'une psychologie troublante, celui qui fouettait la mer et pleurait à l'idée de la brièveté des jours, Xerxès connut le vrai Dieu. Instruit peut-être par le corps d'Hébreux qui suivait son armée, il brûla les temples d'idoles.

L'existence d'une Révélation primitive, douteuse pour ce concept de Dieu que la raison pouvait découvrir, s'affirme d'abord indiscutable par le fait même que toutes les traditions proclament l'existence de cette Révélation, et toutes les philosophies sérieuses sa nécessité. L'antiquité pressentit cet axiome de la théologie que « le genre « humain collectif ne peut, sans quelque Révélation, con- « naître *utilement, sûrement,* et sans mélange d'erreur, « la somme des vérités qui constituent la religion *natu- « relle* ». Les indigènes américains crurent que Dieu, après la création du premier couple humain, s'entretenait avec lui, enseignait la chasse, les devoirs, jusqu'à ce que la désobéissance de nos premiers ancêtres le fit se retirer d'eux. Dans l'Inde, le Pourva-Mimausa pose en principe l'*autorité,* laquelle se manifeste par le *langage*, éternel, divin, et parfait dans les Védas, fruit d'une révélation surnaturelle. La Chine attribue les Kings à l'homme-céleste.

Quant à l'objet de la Révélation, les traditions sont unanimes, sauf sur un point : l'Inde, la Chine paraissent admettre l'éternité de la matière coexistante avec l'Esprit. Elles biffent le premier verset de la Genèse ; leur cosmo-

gonie s'ouvre au second : « La terre restait stérile et vide ; « les ténèbres couvraient la face de l'abîme ; et l'Esprit « de Dieu planait sur les eaux. » C'est le chaos primitif d'Ovide, la confusion des germes où Lao-Tseu découvre un principe vivifiant qui était la vérité suprême.

La naissance biblique du premier couple se retrouve dans la légende de Prométhée façonnant l'homme avec de la terre, comme dans le récit hindou de la mère des vivants formée d'une partie d'*Adima* « première intelli- « gence incarnée ». Les hiéroglyphes des Mexicains reproduisent la femme au serpent, appelée aussi femme de notre chair. Les Chinois mentionnent un Adam d'argile jaune ; les Sioux, d'argile rouge ; mais c'est toujours Dieu qui le façonne.

La division hebdomadaire du temps, consacrée universellement par des rites, bien que moins rationnelle que la décade, s'accorde encore avec la Genèse.

Après avoir soutenu l'incompatibilité de l'Ancien Testament avec le Nouveau, la critique négative, contrainte par les découvertes philologiques, change ses batteries et constate que « les dogmes chrétiens existaient longtemps « avant l'époque de Jésus ». L'Incarnation, la Rédemption constituent, en effet, des croyances générales si précises, qu'elles restent inexplicables sans la tradition d'une Promesse. L'étude du *Messianisme hors d'Israël* révélera cette universalité.

Quant au mystère de la Trinité, supérieur à nos formes logiques plutôt qu'à notre raison, et à première vue si vraisemblable pour le platonicien convaincu que les facultés diverses de notre âme unique procèdent de prototypes vivants, ce mystère subsistait plus obscurément chez les Anciens que l'idée messianique, mais on le voit se préciser à travers l'histoire d'Israël. Certains apologistes chrétiens refusent de voir une allusion à lui dans le pluriel du mot Dieu *(Elohim)* au début de la Genèse ; ils

croient à un pluriel de majesté parce qu'il désigne plus tard une idole ; mais il faudrait savoir si cette forme du singulier-pluriel, réservée au vrai Dieu, ne fut pas appliquée aux idoles par corruption de langage. En tous cas ce pluriel ne peut impliquer le polythéisme de la Genèse, car il s'accorde toujours, lorsqu'il désigne Dieu, avec *un adjectif ou un verbe au singulier ;* il faut traduire : *Les Dieux créa.* Bossuet, après saint Augustin, voit une allusion plus certaine à la Trinité dans le pluriel anormal par lequel Dieu se désigne ; jamais dans l'Ecriture, un autre que Dieu n'a parlé de soi-même au pluriel : « Faisons. » Dieu même ne parle ainsi que deux ou trois fois ; « la Trinité commence à se déclarer en faisant la « créature raisonnable ». Mais le dogme se précise plus net après Moïse, par les fréquentes désignations du Père, du Fils et de l'Esprit, dans les psaumes, les Proverbes, les livres sapientiaux. Aussi ne compte-t-on plus les rabbins juifs, John Xérès, Molitor, Drach, qu'une comparaison sincère des deux Testaments a convertis au Christianisme. Saint Augustin dit justement : « Le Nou- « veau gisait dans l'Ancien ; l'Ancien éclate dans le Nou- « veau. » L'Eucharistie future, la doctrine du Verbe faisaient partie de l'ésotérisme oral d'Israël. Quant au dogme de la Trinité, le Zo-har, livre traditionnel de la Synagogue, commente ainsi un verset du Deutéronome : « Il y a Deux auquel se réunit Un, et ils sont Trois ; « *et étant Trois, ils ne* font qu'un. » Mais la Bible entière suppose le dogme de la Trinité. Par les Septante, il passa dans les Ecoles alexandrines ; les Esséniens de la Palestine, vers le IIe siècle avant le Christ, l'avaient dégagé de la tradition orale.

Implicitement contenu dans le messianisme hébreu, il est plus étrange de le retrouver chez des peuples qui n'ont pu le tenir que directement de la Révélation première. Altéré certes, mais sur divers points se complétant.

Le brahmanisme proclame l'unité d'essence, la trinité des personnes ; il précise les deux premières et ne se méprend que sur la troisième qu'il remplace par le Principe de la destruction. Les trois dieux, dans le Bagavadam, répondent au pénitent : « Entre nous nulle différence. Un seul « Etre est à la fois le créateur, le conservateur, le destruc- « teur. L'adorer sous l'une des trois formes, c'est le pro- « clamer sous les trois. » Je me demande (simple hypothèse) si le grossier naturalisme grec n'aurait pas défiguré dans la triade procédant de Zeus : Hêré, Athêné, Aphrodite, quelque souvenir ancestral des *attributions* de la Trinité : la Force, l'Intelligence, l'Amour ? Ainsi les Battas de Sumatra adoraient, avec Dibatta, Etre suprême, trois divinités issues de lui. Et les trois juges helléniques des morts ne semblent-ils pas un souvenir de cette Justice suprême mentionnée par l'apôtre : « Trois dans le Ciel « rendent témoignage » ? L'universel concept du ternaire, si prépondérant dans la Celtique et chez les vieux peuples du Nord, reparaît chez les philosophes grecs ; *trois* est pour Pythagore le nombre divin ; Platon écrit : « Le *grand* « Roi étant au milieu de *toutes* choses, lui Auteur de tout « bien, le second Roi est cependant au milieu des secondes « choses, et le troisième au milieu des troisièmes ; ce qui « ne doit point s'écrire plus clairement, afin que, le texte « venant à se perdre, celui qui le trouverait ne comprenne « pas. » Voilà peut-être ce qui nous reste de l'ésotérisme égyptien. Quelques platoniciens, Philon, Proclus, Salluste le philosophe, approfondirent davantage l'idée du Ternaire divin : plus tard, beaucoup d'autres embrassèrent le Christianisme, dans leur enthousiasme pour le début de l'Évangile de saint Jean, et leur stupeur qu'un plébéien, un barbare eût défini ce qu'ils cherchaient. « Dans l'Inde, « dans la Perse, dans l'Egypte, remarque M. Nicolas, la « Triple Unité se retrouve dans toutes les dégradations « du théisme, et toujours le Verbe, la Parole, le *Logos,*

« comme la plus haute manifestation de l'esprit divin. Les « missionnaires anglais croient avoir retrouvé la Trinité « jusque dans la religion des sauvages d'O-Taïti. » Mythes absurdes ou systèmes incomplets gardent tous quelque trace des primordiales vérités, par exemple de celle-ci : *la catégorie du divin est par essence unificatrice ; cependant nos facultés différentes doivent posséder des prototypes éternels*. La Chine le savait, lorsque Lao-Tseu enseigna : « La raison produit l'un ; un, le deux ; deux, le trois ; « et trois, toutes choses. Ce que tu regardes et ne vois pas « s'appelle I ; ce que tu écoutes et n'entends pas s'appelle « Hi ; ce que tu cherches et ne saisis pas s'appelle OUei ; « trois êtres qui ne peuvent se comprendre et qui n'en « font qu'un. Le dernier n'est pas plus éclatant ni plus « obscur que le premier. » IHOV, c'est toujours Johvah ou Jovis. M. Abel Rémusat et les principaux orientalistes remarquent que les traditions éparses se ramènent toutes au dogme hébreu, c'est-à-dire à la Révélation primitive et au messianisme. Tandis que les platoniciens annonçaient une vérité future *orientale*, les lamas de la Tartarie plaçaient à leur *occident* la *Terre des esprits* d'où devait jaillir toute vérité ; voici désignée la Palestine.

En somme, on peut presque étendre à tous les peuples ce que M. E. Burnouf dit de la Perse, dont la religion renfermait la substance de la métaphysique chrétienne, « l'unité de Dieu, l'Esprit, le Verbe, la théorie de la chute « et celle de la Rédemption, une ébauche de la théorie « des Incarnations, la doctrine de la Révélation, de la foi, « celle des bons et des mauvais anges, celle de la déso- « béissance au Verbe divin présent en nous, et de la né- « cessité du salut ».

Ahuras de la Perse, lémures des latins, génies des Arabes, manitous des Sioux, papaous des nègres, ce sont toujours les Anges qui s'échelonnent entre l'âme humaine et Dieu.

L'explication de notre destinée ne varie pas davantage : la loi de l'effort inscrite, après celle de l'option, aux premières pages de la Genèse, se retrouve précise dans les Kings chinois, et dans le Djaïnisme hindou avec sa théorie de l'âme *liée* que le sage doit affranchir pour retourner à Dieu.

Le Paradis terrestre c'est l'Age d'or des aryens, le jardin aux quatre fleuves des légendes chinoises. Remarquez que la philologie place le berceau des langues et des religions vers le point de l'Asie où Moïse place l'Eden puis Babel.

Le péché originel s'affirme dans les Kings, ainsi que la révolte des anges que nous retrouvons ailleurs Titans : « Le désir immodéré de *science* a perdu le genre hu- « main... ; la *femme* a été la source des maux » dit l'Y-King. Le monde perdu puis sauvé par la femme, c'est le dernier mot des psychologies, et les traditions unanimes en font un dogme. Empédocle enseignait en Sicile, au ve siècle avant J.-C. que l'homme, être *déchu*, ne peut atteindre à la vérité ni par les sens, ni par la raison, mais *par quelque révélation divine obtenue grâce à la prière*. Il croyait à l'influence individuelle d'un bon et d'un mauvais ange.

Les premiers faits historiques eux-mêmes narrés par Moïse reparaissent dans les diverses traditions. « L'au- « dacieuse race de Japet » dit Horace. On retrouve les noms défigurés des fils de Noé en tête de l'histoire de tous les peuples.

Il n'est pas jusqu'à la liturgie qui ne manifeste aux divers points du globe des traces d'identité primitive. Ainsi l'huile revêt partout un caractère sacré. Sur les caps d'Armorique le druide, comme en Chanaan le patriarche, dresse un autel de pierre fruste, l'arrose d'huile ; symbolisme : il faut une pierre non polluée par la main de l'homme, et le doux liquide des onctions provient de l'humble et utile olivier, de même que les humbles et

utiles bêtes de somme, l'âne et le chameau, portent les prophètes, portent le Christ. Ah! le monde primitif l'a connue, la sainteté chrétienne de la pauvreté, de la souffrance et de la douceur! Dans le premier sacrifice Dieu n'a vu que l'âme d'Abel; il s'est détourné plus tard des démoniaques holocaustes de Baal; mais un rayon divin filtre jusqu'à Ovide lorsqu'il conte Jupiter épargnant l'oie, l'unique oie familière, que l'indigent couple de vieux lui va immoler. *Ubi caritas et amor, ibi Deus est.* L'antiquité ne s'explique que pour qui dans ses lueurs éparses mais convergentes discerne les reflets d'un foyer central. Tout le faux des religions dérivées est empreint d'orgueil et de luxure. Ce n'est pas la seule raison individuelle qui enseigna ceci à Esope : « L'occupation de Zeus est d'abaisser « les superbes, d'élever les humbles. »

Outre les faits historiques (création, âge d'or, chute déluge) et l'abondance des phénomènes surnormaux, on découvre à travers l'œuvre d'Ovide les traces d'une morale *surnaturelle* très distincte de la bonté naturelle d'un Euripide. Trois siècles plus tard, Ovide pouvait être saint Augustin. Il mérita du moins d'expier sa vie frivole par un exil sauvage d'où il ne revint jamais. Il n'y eut pas dans le paganisme d'*intelligence* plus chrétienne que celle de ce Musset latin. Certains poètes légitiment-ils le mot d'*inspirés ?* ou celui-ci n'a-t-il fait que découvrir parmi les débauches romaines l'amour, puis fixer les traditions obscurcies de la Révélation primitive? car il existe dans les légendes classiques certains détails évidemment antérieurs à la Révélation mosaïque.

Dieu suscita Moïse quand les aberrations humaines eurent trop défiguré le bloc des vérités initiales. Jusqu'à la troisième, universelle et définitive Révélation, Israël reste le sacerdoce de la Terre, comme Lévi est le sacerdoce d'Israël. Salomon enseigne qu'une élite d'adorateurs suffit à Dieu : une lampe, une tribu.

On retrouve dans la religiosité humaine les gradations de l'univers physique et des catégories intellectuelles. Comment le privilège s'accorde exactement avec la justice, c'est là un des mystères de l'unification transcendante. Unification des normes, non des conditions rétributives, car le monde des esprits doit ressembler à l'Epouse du cantique « tout environnée de variété ». Il faut s'en tenir au mot du Christ : « Beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. » Les peuples seront sûrement jugés, mais peut-être aussi rétribués selon la loi, naturelle ou chrétienne, qu'ils auront reçue. Le rapport du mérite avec la responsabilité reste constant, mais la *prédilection* divine peut ajouter à la récompense de l'un sans nuire à la *justice* envers l'autre.

La théologie enseigne que les non-chrétiens de bonne foi peuvent posséder, par tradition ou par raison, les deux dogmes essentiels : existence de Dieu et Providence. En outre, Dieu dispose les âmes par assistance *individuelle.*

N'y eut-il pas même certaines révélations *collectives* par des interprètes de Dieu qui allumaient ainsi, loin du foyer mosaïque, quelques clartés isolées? L'Eglise a placé dans Saint-Pierre de Rome une sibylle. Jean se vantait d'avoir jeté l'anathème à un homme qui, *sans être disciple,* chassait les démons; Jésus réprimanda le disciple aimé : « N'empêchez point cet homme; qui n'est pas contre vous « est pour vous. » Autour de la vérité centrale qui exige dans son rayon l'intolérance *intellectuelle,* gravitent des lueurs éparses qu'il faut attirer et non éteindre. C'est pour les volontés éclairées et rebelles que le Christ a dit ailleurs : « Qui n'est pas avec moi est contre moi. »

Des religions dérivées.

Tous les deux mille ans environ, une Révélation, neuve et plus complète, faucha les ronces qui commençaient à recouvrir les vérités antérieures.